

AU PLUS PRÈS — LIRE BERNARD NOËL

J'avais dix-sept ans, et, dans une librairie, ou était-ce à la FNAC qui venait de s'ouvrir à Marseille, je suis tombée sur *Le Château de Cène*, je l'ai ouvert et je l'ai acheté — ou volé peut-être, je n'avais pas d'argent à l'époque et les livres qui m'appelaient, je les volais.

J'avais vingt ans, j'allais à un cours de théâtre à Metz. On devait apporter un texte de son choix, je suis arrivée avec un poème de *Extraits du corps*.

J'avais cinquante-cinq ans, j'allais faire une intervention avec des élèves dans le département d'écriture dramatique de l'ENSATT à Lyon. J'ai pris *Le Roman d'un être* et je leur en ai lu des extraits.

Entre-temps j'avais lu récits, poèmes, textes pour la peinture, une grande partie de l'œuvre de Bernard.

Je ne saurais le nommer exclusivement poète ou romancier. Poète, peut-être oui, parce que c'est l'endroit où le corps et la pensée se meuvent l'un l'autre, où la littérature quitte toute assignation, où c'est la langue qui fait le récit.

Ce qui me frappe d'abord et toujours quand je lis Bernard Noël, c'est l'excitation de la pensée par la langue. La jouissance que j'en tire, mentale et physique. Une, en fait. Faite une. Là où il n'y a pas de séparation, de dissociation. Le lieu même de la création.

J'ai sans doute pressenti (*pré-sentir, sentir de près*) cela à ma première lecture, en ce *Château de Cène* qui a fait couler beaucoup d'encre. Chance de l'avoir lu très jeune, ignorante de la critique. Je pense n'y avoir pas compris grand-chose à l'époque, mais j'y ai entendu quelque chose de propre à la littérature qui a été fondamental : les livres ne sont pas là pour consoler, et c'est en quoi il nous sauvent.

Les livres nous provoquent au sens où ils nous incitent à nous mesurer avec nous-mêmes, c'est à dire qu'ils nous stimulent, nous apprennent le risque, le doute, ils nous emmènent aux confins de la chute, convoquent la mort, récusent le renoncement, invitent à l'insoumission, mais d'abord parlent au corps en même temps qu'à l'intelligence, et c'est la combinaison des deux qui, pour moi, fait l'art. Et c'est encore ce qui sauve, tant la société s'emploie à nous dissocier, à nous disjoindre, à nous désagrèger et à nous désolidariser. Cela commence entre soi et soi et se poursuit entre soi et les autres, entre soi et le monde, entre soi et ce qu'on vit.

L'art ne s'adresse pas à l'intellect mais au ressenti, et l'émotion est une manifestation physique et mentale, ou corporelle et spirituelle — cela n'a

rien de religieux, c'est la mise en contact avec plus grand que soi. C'est aussi le maintien du rapport entre l'individu et son histoire, par le récit. Et c'est, en littérature, la fonction de la langue. S'il y a un sens politique à la littérature, il est là.

Langue, mots, mains, gestes, chair, peau, corps, être, yeux, voir, regard, désir, signes, images, sens, ces mots, au fil du temps, reviennent dans les titres des livres de Bernard, tissés et retissés pour en quêter et en documenter l'usage.

Si j'ai lu des passages du *Roman d'un être* aux étudiants — et cela les avait secoués, l'un d'eux, devenu écrivain, me l'a dit — c'est parce que, à travers le travail de Roman Opalka, Bernard Noël y décrit le processus de la création. C'est un livre essentiel autour de cette question, de ce mystère.

Je veux préciser que c'est tout le travail de Bernard Noël de se pencher sur l'œuvre des autres et d'y déchiffrer le sens et la fonction de l'art dans le monde. La peinture figure son grand champ de dialogue, mais un dialogue qu'il ne tient pas au profit seulement de son propre travail. Peu d'écrivains ont cette générosité-là qui, je pense, n'est pas de l'altruisme, mais une nécessité politique de l'artiste à explorer, échanger, mettre en écho et donner en partage, pour reconduire sans cesse son (et notre) propre questionnement artistique. Et cette disposition — qui est aussi une position —, je la partage profondément. C'est une forme d'attention inquiète à l'œuvre dans le travail de Bernard qui le met en vibration avec le monde.

Cette aventure conjuguée, conjointe, du corps et de l'intelligence met en orbite une œuvre qui s'éprouve et s'interpelle de texte en texte, d'une simple préface à un livre entier. J'ai très vite compris que c'était ça écrire, faire courir une recherche à tous les endroits où on est capable de la mener, et bien que disséminée chez les éditeurs, dans des classifications pré-établies (genres littéraires), l'œuvre de Bernard offre un sillage continu, cherchant un accès à ce qui nous demeure interdit : le mystère de notre humanité qui, un jour, a peint sur les parois d'une grotte, a chanté, a écrit, dansé, sculpté, joué. Ce désir d'art qui est lié à notre amour de la vie. Ce désir aussi bien de faire histoire, de documenter. Ce désir qui va au-delà de son propre temps sur terre, de laisser une trace attendant sa poursuite par une trace nouvelle

Lire a figuré pour moi l'endroit du monde, quand la vie autour de moi mettait le monde à l'envers. Place et renversement à la fois. Ouverture et perspective. « Ce soulèvement du désir quand la peur au contraire nous

soumet », comme le dit Georges Didi-Huberman. Un demi-siècle après, je ne peux qu'entériner cette découverte, et en saisir l'immensité.

J'ai ce sentiment d'immensité en lisant Bernard Noël : ce qui n'a pas de frontière et ne s'enferme pas dans un territoire, ni dans un genre. Ce dialogue que l'écrivain a très tôt ouvert, cette libre circulation sont précieux pour comprendre à quel point nous avons besoin de penser et de vivre, de ressentir et de comprendre. Partout il met en évidence cet extraordinaire métissage de l'un et de l'autre, des uns et des autres, cette tension continue, parce que le mot ne se sépare pas du regard, le regard du toucher, le toucher de l'ouïe. Quant au goût, il est la résultante de l'incessant trafic entre les quatre sens susnommés.

Cela ne se fait pas sans blessure (du savoir, du connu, des habitudes, des clichés, du discours). Je crois qu'il n'y a pas d'art sans entaille et l'entaille est double, elle touche le dehors et le dedans, la langue et l'être. L'entaille même est une invitation au dialogue, à l'écoute. Quand je lis Bernard Noël, j'écoute. Il exige cela des lecteurs — une attention forte. Une concentration d'être au monde, qui est aussi un centrage. Écouter de tous ses sens, de toute son intelligence et de toute sa respiration. Je ne crois pas qu'on entende bien ce qu'écrit Bernard avec son intelligence seulement. En tout cas, ce qu'il me fait à moi le lisant, c'est cette palpitation physique autant que mentale. Dans ce tremblement vivant, je récolte le fruit de mon écoute : la langue m'*anime*.

Et si je me reporte à la définition de verbe animer dans le dictionnaire : nous donne vie / nous fait reprendre vie / nous met en mouvement / nous inspire / nous pousse à l'action / nous excite / avive notre désir.

Il n'est pas étonnant dès lors, qu'écrivant *Le Roman d'un être* (titre parfait s'il en existe, parfait pour le peintre comme pour l'écrivain) à partir de séances dans l'atelier de Roman Opalka, Bernard Noël croise en une seule phrase de deux cents pages, sans majuscules ni point final, tel un courant, celui d'une vie passée à peindre, à écrire, propos récoltés de la bouche du peintre et description précise de l'homme au travail, rendant compte de ses mouvements dans le plus grand détail. L'écrivain et le poète, ainsi, parlent *par* la même langue pour dire l'œuvre et le processus de l'œuvre en train de se faire, le corps de l'homme à l'œuvre, et l'œuvre prenant corps par le geste de l'homme, dans son phrasé physique né d'un projet pensé.

L'acte de création n'a jamais été approché de si près, c'est ce que j'ai tenté de faire entendre à mes étudiants-écrivains.

Opalka dit (par celui qui le dit) « Nous considérons toujours le travail comme extérieur à la vie dans mon cas c'est la vie qui est le travail ». Le caractère de son œuvre est l'équation absolue de ce qu'il dit. Bernard Noël rend compte de cette radicalité, mais il permet aussi d'appréhender le couple indissociable que constituent engagement physique et engagement mental sous la forme de la réflexion, cette unité de l'être dans la création, de tout l'être, avec ses lumières et ses ombres. La peinture donne d'ailleurs cela à voir tout de suite, que la lumière n'existe pas sans l'ombre et inversement. Mains négatives, mains positives, obscurité et clarté en travail. La peinture et l'Histoire.

De ce fait, qu'il s'intéresse à la Commune à travers son *Dictionnaire* ou à l'œuvre d'un peintre, l'écrivain exerce la même lucidité et le même effort à décrypter comment l'histoire (avec et sans majuscule) se fait, et quel récit il est possible d'en tirer pour mettre en évidence les questions que le sujet d'étude (Histoire ou Création) pose. On oublie trop souvent que la littérature est une forme d'étude (et trop de livres ignorants se cachent sous le nom — rendu commercial — de littérature).

La nomination dans sa recherche d'exactitude, voilà encore quelque chose qui m'étreint lorsque je lis Bernard Noël. Cette exactitude, ce n'est pas le nom qui l'offre, c'est la phrase, c'est le paragraphe, c'est le livre. Un livre entier pour tenter de nommer quelque chose. Car le nom n'est qu'identitaire et l'identité d'un nom n'est pas la vérité d'un être.

Une exactitude toujours inexacte, ou plutôt une exactitude renouvelée d'œuvre en œuvre. Chaque livre s'inscrit dans une quête précise, dans une situation donnée, dans un contexte qui est interrogé au plus près. Car s'il n'y a pas de vérité unique (totalitaire), il n'y a pas non plus d'absence de vérité. Tout n'est pas que mensonge, voilà ce que nous disent la littérature et l'art. L'humanité a un visage, l'art s'efforce de ne pas le perdre de vue, ou de le lui rendre lorsque le monde réel le nie ou le détruit. En quoi, d'ailleurs, créer c'est vivre ou revivre, et rendre vivant, vivants et vivantes.

Mais pardon, je m'éloigne.

Je voudrais simplement faire entendre que l'œuvre de Bernard Noël est une approche toujours recommencée — tendant toujours au *plus près* —, du sens en mouvement, et qu'elle se consacre à l'étude de l'humain *dans* l'Histoire. Rappelant que l'un ne va pas sans l'autre. Que l'émotion se situe dans cette motion du sens et de la figure, que la figure elle-même sans cesse modifiée *fait* sens. Que la littérature est cet entretien du sens dans le

mouvement (du monde que je préfère appeler Histoire) et du mouvement (de l'Histoire) dans le sens. Qu'on ne se déplace pas sans détailler et préciser — ce que fait l'écrivain racontant la gestuelle d'Opalka, et le peintre précisant chaque jour l'œuvre commencée en 1965, ajoutant un nombre, une touche de blanc, augmentant chaque jour désir et nécessité, « chacun de mes détails appartient à un tout » dit-il, et, dit-il encore, « il faut peindre non pas ce qu'on voit en regardant mais ce qu'on pense en regardant ».

C'est cela que scrute et sonde l'écrivain Bernard Noël à travers la langue, c'est le travail des poètes, avec une délicatesse qui ne se confond pas avec la précaution, et c'est aussi cela que nous recherchons en lisant.

Et c'est cette pensée-émotion sauvage qui m'a envahie un jour de 1977 et ne m'a pas quittée depuis.

Claudine Galea

*Extrait choisi :*

[...ce que je fais tout le monde le]

**fait sauf que je le fais comme image de ce tout le monde mon travail paraît égocentrique et il est pourtant universel car il rend visible l'accumulation de l'activité si on pouvait voir tout le charbon qu'a extrait mon père ce serait son œuvre moi je l'ai fait consciemment comme l'image de l'activité d'une vie d'une vie qui a conscience d'être solidaire du monde du travail je fais quelque chose d'absurde mais qui pose à chaque existence des questions indispensables ma démarche me permet de faire une chose qui ne sert à rien qu'à sauver le sens c'est comme s'asseoir par terre et regarder le ciel c'est travailler pour avoir le temps de regarder l'infini dans le ciel Opalka est assis sur le grand coussin recouvert de fourrure il s'est mis là dès que nous sommes entrés dans l'atelier il avait annoncé un problème avec le détail qu'il doit commencer et je pensais qu'il entreprendrait tout de suite d'en réparer la surface altérée par**

son voisinage avec d'autres toiles préparées à l'avance mais non il a parlé faisant courir ma main sur le carnet de notes le grand tableau en attente est dans la lumière du projecteur il paraît de plus en plus blanc à mesure que le jour noircit Opalka se tourne vers lui regarde cette toile c'est un miroir où tu vois l'infini un miroir n'a pas de couleur c'est nous qui donnons la couleur aux miroirs il se lève va vers le tableau monte sur un banc pour examiner la surface du haut je mets plusieurs couches pour arriver à ce fond gris six sept parfois huit neuf couches pour que la surface soit bonne et permette au pinceau de faire les chiffres sans grattement depuis le sol je vois le pied de fer qui porte l'appareil photographique le rétroviseur le réflecteur Opalka descend marche vers la cheminée secoue un flacon de plastique verse de son contenu s'arme de matériel remonte sur le banc peint l'angle gauche peint la tranche

[du bord avec un petit pinceau...]

Les pages de ce livre se présentent sous forme de « tableaux » de 19 lignes.  
Nous en avons respecté la présentation.

*(Le Roman d'un être, P.O.L, 2012)*